

Le 11 Septembre

Victimes et héros





Mohammad Salman Hamdani
Pakistan
4



Sankara Velamuri
Inde
6



Rose Riso
Italie
8



Eli Chalouh
Syrie
10



Godwin Ajala
Nigeria
12



Robert Martinez
Pérou/Irlande
14



Henry Li
Chine
16



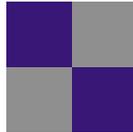
Dr. Taufik Kassis
Syrie
18



Wilfred Amanfu
Ghana
20



Jan Demczur
Pologne
22



AUX ETATS-UNIS et dans le reste du monde, le 11 septembre a donné naissance à une nouvelle génération de héros. Ils venaient de diverses cultures et parfois de contrées éloignées. Mais, le 11 septembre, qu'ils aient péri dans les attaques ou qu'ils en aient été témoins, tous ont été des victimes, et chacun a été un héros. Qu'ils soient du Pakistan, de l'Inde, de la Chine ou du Nigeria, leurs récits portent une ressemblance remarquable. Dans chaque cas, un être humain, peu importe sa nationalité, a vu un inconnu dans le besoin et a risqué, parfois même sacrifié, sa propre vie pour sauver celle d'un autre. Si ces héros de divers pays du monde parlaient des langues différentes, ils avaient une chose en commun : leur humanité. Voici leur histoire.

Mohammad Salman Hamdani

Musulman du Pakistan



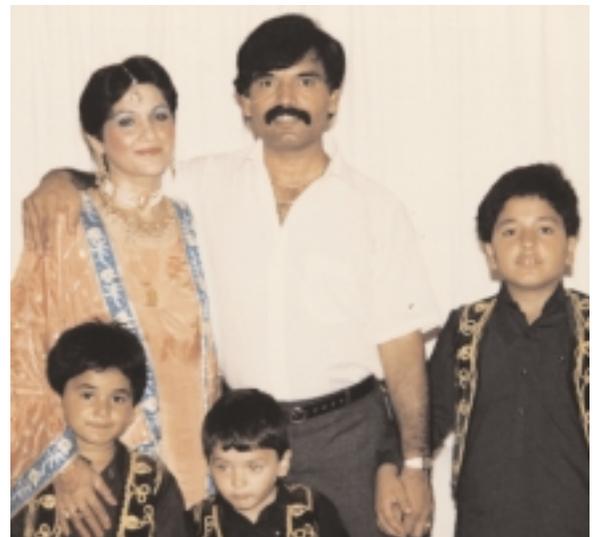
MOHAMMAD SALMAN HAMDANI est né à Karachi, au Pakistan, et ses parents ont émigré aux Etats-Unis quand il avait à peine plus d'un an. Fier d'être musulman et citoyen américain, M. Hamdani était un jeune homme chaleureux et compatissant dont le souhait le plus cher était d'aider les autres. C'est ce qu'il a fait le 11 septembre, au péril de sa vie.

Le jeune New-Yorkais de 23 ans a commencé la journée du 11 septembre 2001 comme d'habitude. Il a pris un train pour se rendre à son poste de chercheur à l'université Rockefeller, mais on ne l'a jamais revu. Personne n'a su ce qu'il était advenu de lui jusqu'au 20 mars 2002, six mois plus tard, lorsque ses restes ont été identifiés sur le site du World Trade Center. On suppose que le jeune homme, chauffeur d'ambulance à mi-temps, élève de la police et jeune étudiant en médecine, a appris ce qui s'était passé en se rendant au travail et s'est précipité

sur les lieux de la tragédie pour porter secours. « C'est bien lui. Il y serait allé même s'il avait été à la maison, témoigne sa mère Talaat. Peu importe où il se trouvait, même s'il avait été en Californie, il aurait pris un avion pour aller aider. »

Fier d'être citoyen américain, Salman Hamdani, comme beaucoup d'autres Américains, était également très fier de ses racines. « Salman était très fier d'être musulman », ajoute Talaat, sa mère. Elle raconte que son mari allait chercher le jeune Salman et ses deux frères à l'école tous les vendredis à treize heures pour qu'ils aillent prier comme l'islam le recommande. Mais en classe de 3ème, Salman avait des devoirs sur table tous les vendredis et ne pouvait plus aller prier. « Cela l'a rendu très triste, se rappelle sa mère. Il était contrarié de ne pas pouvoir aller prier. » Avec l'âge, Salman est devenu de plus en plus fier de sa culture musulmane et pakistanaise. S'il s'exprimait en anglais à la maison, le jeune adolescent avait appris l'ourdou, la langue de ses parents. Il voulait aussi apprendre à lire cette langue, mais n'en a jamais eu le temps, soupire sa mère.

« Cette tragédie a uni l'Amérique dans sa diversité. »



(En haut) Salman Hamdani était un élève de la police de New York.

(Ci-contre) La famille Hamdani en 1987: Talaat et Saleem avec leurs fils Adnaan, Zeshan et Salman.

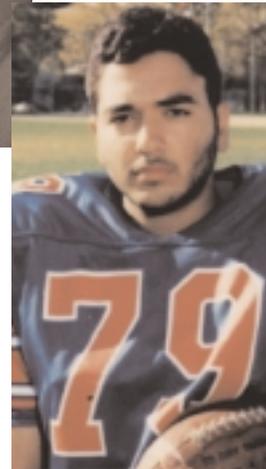
« Il était un Américain comme les autres, ajoute Mme Hamdani. *Star Wars* était l'un de ses films préférés et il avait fait inscrire « Yung Jedi » sur sa plaque d'immatriculation. » Mme Hamdani se souvient que lorsqu'il avait rempli des dossiers de candidature pour entrer en faculté de médecine, il n'avait pas été accepté la première fois. Son père lui avait expliqué qu'il aurait peut-être plus de chance en s'inscrivant dans une faculté au Pakistan ou dans les Caraïbes, mais Salman avait refusé. « Si je deviens médecin, disait-il à son père, ça sera sur le sol américain. » Mme Hamdani explique pourquoi son fils tenait absolument à faire ses

études de médecine aux Etats-Unis : « Il était si fier d'être américain. » (Salman Hamdani a été par la suite accepté dans une faculté de médecine, mais a disparu avant même d'avoir pu commencer.) Le jeune homme était toutefois contrarié par

une chose. Etant né en territoire étranger, il ne pouvait pas devenir président des Etats-Unis. La Constitution américaine exige en effet que le chef de l'exécutif soit né sur le territoire des Etats-Unis.

Ce n'est que récemment que la mère de Salman Hamdani a commencé à lire le journal intime de son

héroïque dont a fait preuve son fils ainsi qu'une centaine d'autres personnes le 11 septembre. « Cette tragédie a uni l'Amérique dans sa diversité, résume-t-elle. [Ceux qui sont morts le 11 septembre] étaient tous dans une situation difficile, mais ce qui comptait à leurs yeux est le fait que nous sommes tous des êtres humains. Le monde doit prendre conscience que toutes les victimes étaient des hommes et des femmes, comme vous et moi. » ❦



fil. Elle a été particulièrement touchée par ce que ce dernier a écrit lorsqu'il avait 14 ans : « Pourquoi la gentillesse et la compassion sont-elles considérées comme de la faiblesse ? » Mme Hamdani voit, elle, une signification plus large dans la gentillesse

(Ci-dessus) Les frères Hamdani lors d'un mariage en juillet 2001 : (de gauche à droite) Zeshan, Salman et Adnaan. (A droite) Salman Hamdani portant sa tenue de footballeur au lycée.

(Ci-contre) Messe d'enterrement de Salman Hamdani, en avril 2002, dans une mosquée de Manhattan.

Etaient présents (de gauche à droite) : M. Kelly, chef de la police de New York, M. Bloomberg, maire de New York, et Imam Pasha, de la police de New York. Mille élèves de la police étaient également venus.



Sankara Velamuri

Inde



« Il n'a jamais
pensé que nous
étions différents,
de nationalités
différentes. »

*Sankara Velamuri
et son épouse Vasanta.*



LE 11 SEPTEMBRE, Sankara Velamuri a appelé sa femme du 86^e étage du World Trade Center pour lui dire que tout allait bien et que tout le monde quittait le bâtiment. En fait, cet immigré indien est resté pour s'occuper de Dianne Gladstone et de Yeshavant Tembe, deux de ses amis et collègues, gravement blessés, et cet acte secourable lui a coûté la vie.

Le dévouement de Sankara Velamuri n'a pas surpris ceux qui le connaissaient. « Il avait véritablement une nature divine, dit son épouse Vasanta. Il a aidé tant de monde, dans toutes les situations. » Il lui disait toujours : « Il faut être bon envers autrui. Si les gens ont besoin de quelque chose, il faut y aller, agir. Dieu vous reconfortera. » Mme Velamuri se souvient de la manière dont son mari « hébergeait toujours un

grand nombre de familles dans son appartement », des gens qui n'avaient pas eu de chance, « des Noirs, des Blancs, des Indiens, des gens qui ne trouvaient pas d'emploi, des inconnus dans le besoin ». Elle se souvient d'un homme que son mari a logé pendant six mois dans leur appartement : « Il l'avait rencontré à la gare et lui avait dit : viens chez moi, ne t'en fais pas. Il n'a jamais pensé que nous étions différents, de nationalités différentes. »

« Il leur manque énormément parce qu'il ne s'est jamais comporté en superviseur autoritaire, dit Vasanta Velamuri en parlant des collègues de son mari. Il se montrait humain. »

Après la tragédie, les manifestations d'affection et de soutien que ceux-ci ont multipliées à son égard ont témoigné de l'estime qu'ils portaient à son mari. « Je ne connaissais aucun des collègues de mon mari, dit-elle. Ce sont des gens très bien, des professionnels. Ils m'ont appelée, les uns après les autres, et c'est là que je me suis rendu compte qu'ils le considéraient comme quelqu'un de leur famille. Il s'occupait de leurs problèmes personnels. Il comprenait les gens, leurs difficultés. Il a toujours aimé tendre une main secourable, aider. Il traitait les autres comme s'ils faisaient partie de sa famille, et il est allé jusqu'au bout pour eux, jusqu'à l'ultime sacrifice. »

Depuis la tragédie, Mme Velamuri a également découvert quelque

chose sur l'Amérique. « J'aime ce pays parce que quand vous avez besoin d'aide, ils se montrent humains », dit-elle maintenant en parlant du soutien qu'elle a reçu après la mort de son mari. « Quelquefois, comme nous sommes des immigrés,



(A gauche) Sankara Velamuri lors d'un pique-nique du bureau. (Ci-dessous) Sankara Velamuri à l'âge de 8 ans, en Inde.

nous nous considérons comme des Indiens et nous avons l'impression que personne ne s'intéresse à nous, mais ce n'est pas vrai. Du fond du cœur, ils [les Américains] sont prêts à vous aider et à soutenir la vie dans tous ses aspects, quels que soient vos besoins ; et c'est l'aide que je reçois... La nature humaine est la même, que vous soyez noir ou blanc ; tout le monde est pareil. Quel que soit le pays d'où nous venons, nous sommes ici comme des frères et sœurs. Mon Dieu, quel grand pays ! »



Rose Riso

Italie



« Je ne peux pas
prendre sa place.
Je ne suis pas
Rose. »

LE 11 SEPTEMBRE, Rose Riso est devenue une héroïne et une victime. Fille d'un immigré italien, Melle Riso était ce que les New-Yorkais appellent « une dure à cuire » – ce qui signifie qu'elle avait du caractère, mais qu'elle gardait toujours son calme, même dans les situations tendues. Heureusement pour ses collègues du 86^e étage de la tour sud du World Trade Center, Melle Riso avait toujours pris très au sérieux son travail de responsable de l'évacuation des bureaux en cas d'incendie. C'est ce sérieux qui, le 11 septembre, a sauvé la vie de dizaines et même de centaines de personnes.

Diane Fattah fait partie de la dizaine de collègues que Rose Riso a sauvés le 11 septembre. L'avion du vol 11 d'American Airlines venait tout juste de percuter la tour nord. Mme Fattah, qui travaillait dans la tour sud, ne savait pas comment réagir. « J'étais en train de ranger tranquillement mes dossiers », déclare-t-elle au sujet des instants qui ont suivi l'explosion dans la tour voisine. Comme beaucoup d'autres personnes qui se trouvaient dans le World Trade Center ce jour-là, Mme Fattah et ses collègues n'ont pas mesuré la gravité de leur situa-

tion et le danger qui les menaçait. « Je n'ai pas vu le danger, je n'avais aucune idée de l'ampleur de la catastrophe. » Mais Rose Riso, elle, a immédiatement compris et a pris les devants. « Rose m'a dit très directement : il faut s'en aller tout de suite, arrête tout et viens », se rappelle Mme Fattah. A chaque fois que nous avions des exercices d'évacuation en cas d'incendie, elle mettait son petit casque rouge et prenait un sifflet. J'allais la taquiner et dire : « Où sont ton casque et ton sifflet ? Je n'en ai pas eu l'occasion car elle me criait de déguerpir. Elle nous a ordonné de raccrocher nos téléphones, de n'appeler personne, d'attendre d'être arrivés en bas pour le faire. Comme je le disais, il ne s'est écoulé que trente-cinq secondes [entre le temps où je suis montée dans un ascenseur et le temps où le second avion s'écrasait dans la deuxième tour]. C'est tout, et ces trente-cinq secondes m'ont sauvé la vie. Si Rose n'avait pas été là, j'aurais pris tout mon temps. »

Selon sa collègue Diane Fattah, Rose Riso était dure mais avait le cœur tendre. « Elle était très serviable mais vous savez, c'était une dure, poursuit Mme Fattah. Mais ce n'était qu'une façade. Si je lui demandais de faire quelque chose, elle le faisait dans la minute. Si je

*(En haut) Le badge de Rose Riso, retrouvé dans les décombres du World Trade Center.
(Ci-contre) Rose Riso avec sa collègue Mary Jos qui a été gravement brûlée le 11 septembre mais a survécu à ses blessures.
(A l'extrême droite) Les chats de Rose : Timmy et Ricky.*



voulais savoir quelque chose, c'était déjà fait. Et si elle ne connaissait pas la réponse à une question, elle faisait tout pour la trouver. [Elle était] très directe et parlait sans détours. Elle semblait un peu dure, mais une fois que vous la connaissiez un peu plus, vous vous rendiez compte que cela n'était qu'une apparence. » Mme Fattah explique que Melle Riso n'était pas mariée et n'avait pas d'enfants, mais qu'elle adorait ses deux chats, Timmy et Ricky, comme s'ils faisaient partie de sa famille. « Elle avait deux chats qu'elle aimait comme ses propres enfants, confirme Mme Fattah. Personnellement, je

n'aime pas trop les animaux domestiques, mais je sais qu'elle les adorait alors je lui posais des questions sur eux et elle m'en parlait. Je sais que cela lui faisait plaisir. »

Le frère de Rose Riso, Peter, est bouleversé par la mort de sa sœur. « Elle était l'épaule sur laquelle la famille s'appuyait, soupire-t-il. C'est la seule à être allée à l'université, à avoir obtenu un diplôme. Elle savait régler les affaires de la famille. Melle Riso était également une femme très intelligente, ajoutent son frère et ses collègues. Diane Fattah se rappelle en souriant que Rose Riso avait toujours un petit mot plein d'humour le matin. Diane, elle, devait réfléchir toute la journée pour trouver une réplique aussi amusante. Mais surtout, Rose Riso attachait plus d'importance aux autres qu'à elle-même. » Vous vous demandez pourquoi Rose n'a pas pu sortir de la

tour alors qu'elle insistait tant pour que nous nous dépêchions, poursuit Mme Fattah. Et bien, si vous l'aviez connue, vous auriez la réponse à votre question. Elle prenait sa res-



ponsabilité de chef d'évacuation en cas d'incendie tellement au sérieux. Tant qu'il y avait des employés dans les bureaux, elle ne voulait pas les abandonner. « Et elle y est restée. »

Rose Riso adorait son travail au World Trade Center. » Elle aimait le côté prestigieux du World Trade Center, résume son frère Peter. Comme par exemple, quelqu'un qui travaillerait à la Maison-Blanche. C'était un privilège. » Peter Riso n'a toujours pas orga-

nisé une messe en souvenir de sa sœur disparue même s'il sait que tôt ou tard il devra accepter le fait qu'elle n'est plus. M. Riso explique qu'après le 11 septembre, « maman m'a dit de trouver Rose ». Il a essayé chaque jour, mais en vain. Les restes de Melle Riso n'ont toujours pas été retrouvés. Tout ce que Peter Riso a récupéré est le badge de sa sœur, déniché dans les décombres du World Trade Center, étonnamment intact. Désormais, Peter Riso tente de continuer sa vie de boucher dans le quartier Upper East Side de New York, mais il traverse des moments difficiles. « Je ne peux pas prendre sa place, dit-il de sa sœur. Je ne suis pas Rose. »



(En haut) Peter, le frère de Rose Riso, tient le badge de sa sœur. (Ci-dessus) Dans l'album de famille, Rose Riso, jeune, avec ses parents et son frère (en haut), lors de la remise de diplôme au lycée (en bas à gauche), et lors d'une fête rassemblant 60 familles qui avaient émigré aux Etats-Unis et qui étaient toutes originaires de la même petite ville de Sicile (en bas à droite).

Eli Chalouh

Syrie



ELI CHALOUH a disparu depuis le 11 septembre 2001. Ce jeune immigré syrien de 23 ans est parti tôt ce matin-là pour se rendre à son nouveau travail au 86^e étage du World Trade Center – cela faisait six semaines seulement qu’il y travaillait – et n’est jamais rentré chez lui. Son corps n’a jamais été retrouvé. Son père, Youssef, se raccroche à l’espoir que son fils ne se trouvait pas dans les tours ce jour-là, mais ses proches pleurent la disparition d’un être cher.

Les deux meilleurs amis d’Eli Chalouh au travail ne tarissent pas d’éloges sur leur jeune collègue. « Il était comme un fils pour moi car un

de mes enfants est de son âge, explique Baher Shaarawy, un Egyptien musulman qui a émigré aux Etats-Unis et dont le fils est sergent d’artillerie dans les Marines. Eli était un jeune homme brillant. »

« Eli était si charmant, déclare son ami Joseph Botros, issu d’une famille chrétienne d’Egypte. Il était plein d’énergie, il avait la vie devant lui. Il était toujours souriant. Il arrivait au bureau le matin, lançait un bonjour à la ronde et on sentait immédiatement que la journée commençait bien grâce à sa présence. Il serrait la main de tout le monde. On avait l’impression qu’il représentait l’avenir. Il souriait tout le temps, il était rempli de vie, toujours optimiste pour les autres et il avait le cœur sur la main. Il était vraiment unique. Nous avons été attristés par la mort de nos collègues, mais encore plus par la disparition d’Eli. C’est comme si

Citation : « Nous sommes tous des êtres humains, tous des enfants de Dieu. »

(En haut) Eli Chalouh lors de sa bar-mitzvah.

(Ci-contre) Les amis d’Eli Chalouh : Joseph Botros (à gauche) et Baher Shaarawy (à droite).





nous avons perdu un fils ou un jeune frère. Nous apprécions les autres collègues, mais nous chérissions Eli.»

Baher Shaarawy, Joseph Botros et Eli Chalouh plaisantaient sur le fait qu'en dépit de leurs religions différentes, ils étaient les meilleurs amis du monde. Chaque matin, Eli Chalouh saluait ses amis égyptiens en les appelant Hassan et Murqos, allusion à une comédie égyptienne populaire intitulée «Hassan, Murqos et Cohen» qui décrit l'amitié entre trois amis proches, un musulman, un chrétien et un juif.

MM. Shaarawy et Botros racontent que leur amitié avec Eli Chalouh était complètement naturelle. «Nous sommes tous des êtres humains, résume M. Botros. Peu

importe votre religion ou votre pays d'origine, ajoute M. Shaarawy. Nous avons de la chance d'être aux Etats-Unis car, ici, on peut être ouvert d'esprit et aimer les autres, chrétiens, juifs, musulmans et autres. Nous sommes tous des êtres humains, tous des enfants de Dieu.»

Même si Eli Chalouh aimait raconter des blagues avec ses amis, il savait aussi être sérieux. Ses amis et les membres de sa famille le décrivent comme un travailleur motivé par le désir, mais également le don, de réussir. Son frère Victor raconte qu'Eli travaillait huit heures par jour à rem-

plir les rayons d'une épicerie puis prenait des cours du soir de dix-sept heures à vingt-deux heures et rentrait à la maison pour étudier. Et ses efforts avaient été récompensés. Eli Chalouh avait en effet récemment obtenu son diplôme de comptable avec mention de l'université de Long Island. «C'était un jeune homme très persévérant, confirme son frère. Il avait un objectif dans la vie et a profité de chaque instant. Il a réussi et il nous manque énormément, mais que peut-on faire?»



(En haut) Photos d'Eli Chalouh avec ses amis et ses camarades de classe.
(Ci-dessus, de gauche à droite) Les frères d'Eli Chalouh, Victor et Rafi, et leur père, Youssef.

Godwin Ajala

Nigeria

« Lorsque la chose est arrivée, il avait toutes les chances d'en sortir sain et sauf, mais il est revenu pour aider les autres. »



(Ci-dessus) Godwin Ajala, ancien agent de sécurité au World Trade Center.

GODWIN AJALA n'était pas dans le World Trade Center au moment de l'attaque. Il est pourtant mort en héros ce jour-là. Le 11 septembre, cet immigré nigérian de 33 ans faisait sa ronde à l'extérieur des Tours jumelles. Dès qu'il a vu l'explosion causée par le premier avion, il s'est précipité pour voir s'il pouvait aider quelqu'un et il a disparu lorsque la tour s'est effondrée. Son meilleur ami, Christopher Iwuanyanwu, l'a recherché pendant trois jours, en vain. Et puis, le 14 septembre, il a reçu un appel téléphonique de l'hôpital : Godwin Ajala était vivant, mais dans le coma, lui a dit l'infirmière. Il est décédé vingt-quatre heures plus tard.

« Godwin était un gars bien », dit Christopher Iwuanyanwu qui le connaissait depuis quatre ans. « Il était très humain, obéissant, dur à l'ouvrage. Nous travaillions côte à côte comme deux frères. Nous avons beaucoup partagé. Il était devenu comme un frère pour moi. » Ils travaillaient tous deux dans les services de sécurité du World Trade Center, mais leurs équipes se chevauchaient. M. Iwuanyanwu, son travail terminé, s'en retournait chez lui et M. Ajala avait commencé sa ronde aux environs du World Trade Center lorsque le premier avion a percuté la tour. Au lieu de s'enfuir et de penser à sauver sa vie, M. Ajala est entré dans le bâti-



ment. «Lorsque la chose est arrivée, il avait toutes les chances d'en sortir sain et sauf, dit M. Iwuanyanwu en parlant de son ami, mais il est revenu pour aider les autres. Les dernières personnes qui l'ont vu lui ont dit : Que fais-tu là, mais que fais-tu là? Et il leur a répondu : Pourquoi vous sauvez-vous ? Pourquoi n'aidez-vous pas les autres ? »

Comme beaucoup d'immigrés, Godwin Ajala était venu aux Etats-Unis pour subvenir aux besoins de sa famille, à savoir sa femme et ses trois enfants en bas âge, restés chez lui au Nigeria. Avocat au Nigeria, il faisait ses études à New York pour préparer l'examen du barreau. «Sa grande ambition était de devenir avocat aux Etats-Unis», dit son ami Christo-

pher Iwuanyanwu. Et Godwin Ajala passait le plus clair de son temps libre à étudier ou à lire. Ce qu'il avait prévu de faire, c'était d'être admis au barreau, de faire venir sa famille pour assister à la cérémonie de prestation de serment puis, plus tard dans l'année, de faire sa demande de naturalisation.

Selon Christopher Iwuanyanwu, Godwin Ajala était quelqu'un sur qui on pouvait toujours compter. «Il était bon, gentil et il détestait la tricherie, dit son ami. C'était quelqu'un qui vivait pour

la vérité. C'est pourquoi tant de nos amis pleuraient de colère sur la manière dont il est mort, parce que c'était quelqu'un qui ne supportait pas le mal quelle qu'en soit la forme, qui disait toujours la vérité.» M. Iwuanyanwu explique que son ami n'aurait même pas dû être au World Trade Center le jour où il a été blessé. «Godwin retournait au Nigeria tous les ans, le 10 septembre, dit-il. Il prévoyait de partir le 10, mais il n'avait pas assez d'argent. Il a dit : tant pis, je vais travailler jusqu'à la fin septembre et je rentrerai chez moi alors. Il n'avait aucune idée de ce qui allait se passer.» ☪

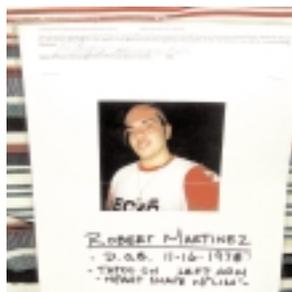


(En haut) Christopher Iwuanyanwu regardant des photos de Godwin, l'ami qu'il a perdu. (Ci-dessus à droite) Godwin Ajala lors de la remise des diplômes de la faculté de droit au Nigeria. (Ci-contre) Godwin Ajala travaillant chez un ami.



Robert Martinez

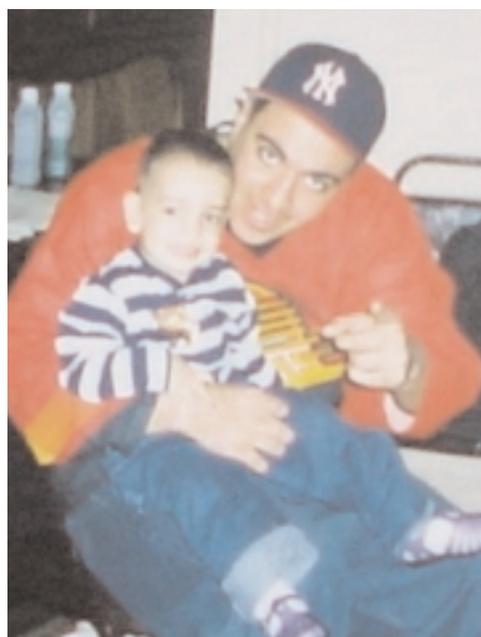
Pérou/Irlande



« M. Martinez père ne peut pas encore se résoudre à aller voir l'endroit où se trouvait le World Trade Center. Les souvenirs sont encore trop frais. »

ROBERT MARTINEZ est né à Boston en 1978 de père péruvien et de mère irlandaise. Mais le 11 septembre 2001, il était un authentique New-Yorkais, à la fois victime et héros. Robert travaillait dans les services de sécurité du World Trade Center depuis deux ans. Selon son père, Gabriel, lorsque les avions ont percuté les tours jumelles, « on a dit à Robert de rentrer chez lui ; il a dit oui, mais il est revenu aider les gens et le bâtiment s'est effondré. » Cet homme de 23 ans, sympathique et travailleur, est mort ce jour-là. Il a été enterré le 15 avril 2002. Il laisse derrière lui ses parents, sa fiancée, Lisa, et son fils âgé de cinq ans, Jonathan.

Le père de Robert, Gabriel Mar-



(En haut) L'avis de recherche affiché par la famille de Robert Martinez dans tout New York. (Ci-contre) Robert Martinez et son fils Jonathan.



tinez, se souvient de la dernière fois qu'il a vu son fils. C'était le 10 septembre 2001. Il était venu jouer au basket-ball avec des amis, puis était passé voir ses parents dans leur maison d'Astoria, dans le Queens, comme il le faisait pratiquement tous les jours après le travail. Une visite comme les autres, dit son père. Il est resté quelque temps puis, vers six heures, il a dit au revoir pour la dernière fois. M. Martinez père ne peut pas encore se résoudre à aller voir l'endroit où se trouvait le World Trade Center, ni se rendre à Manhattan. Les souvenirs sont trop frais.

Dans un coin de leur petite maison d'Astoria, dans le Queens, les parents de Robert Martinez ont érigé

un petit autel à sa mémoire. Ils y ont placé plusieurs photos de lui, une photo des tours jumelles, des icônes religieuses, une bougie votive, une petite statue de la Liberté et un bouquet de fleurs. L'autel est également orné d'un petit drapeau encadré accompagné d'une plaque indiquant qu'il a fait le trajet sur la navette spatiale « Endeavour » ; il a été remis aux

parents de Robert par la NASA (Administration nationale de l'aéronautique et de l'espace) « en hommage aux sacrifices que vous avez consentis ». En dessous de l'autel, les Martinez rangent les jouets du fils unique de Robert, le petit Jonathan âgé de cinq ans : un avion, une ambulance, une voiture de police, trois figurines de Spiderman et trois camions de pompiers.

Tous les projets que M. Martinez avait faits pour son fils sont aujourd'hui sans objet : il avait espéré notamment qu'il irait un jour au Pérou, voir le pays de ses aïeux. Robert avait également l'intention de changer de métier et de travailler dans l'informatique. Rien de cela ne se réalisera. Puis Robert et sa fiancée Lisa avaient prévu de se marier un jour, mais ils n'avaient pas encore arrêté de date. ☪



(En haut) Autel érigé par les Martinez en mémoire de leur fils.

(A droite) Robert Martinez (avec le grand chapeau blanc) il y a quelques années, lors d'une fête d'anniversaire. (A l'extrême droite) Son fils Jonathan jouant avec son grand-père.

Henry Li

Chine



« Les gens se
réconfortaient
mutuellement. »

QUAND HENRY LI est arrivé à son bureau au 86^e étage de la deuxième tour du World Trade Center, le 11 septembre 2001, il ne soupçonnait pas que moins d'une heure plus tard, il sauverait la vie d'une collègue. C'était une très belle journée, se rappelle cet immigré de Hong-Kong âgé de 52 ans. Il venait d'allumer son ordinateur et était allé parler à son chef de bureau quand, soudain, il a entendu un énorme bruit, comme l'explosion d'une bombe, à l'étage supérieur, et il a vu une boule de feu à l'extérieur de la fenêtre. Peu après, Rose Riso, l'une de ses collègues qui était également responsable du service incendie pour son étage, a ordonné à tout le monde d'évacuer les lieux, au cas où la fumée de l'explosion pénétrerait dans leur bâtiment.

*(En haut) Henry Li, photographié
devant le drapeau américain.*

« Nous étions très calmes, pas du tout paniqués », déclare M. Li, qui se rappelle avoir pensé : « C'est la première fois qu'il se produit une chose pareille. L'incident a eu lieu dans le bâtiment voisin : cela ne peut pas nous affecter tout de suite. » Personne ne pouvait se douter qu'un quart d'heure plus tard, un second avion viendrait s'écraser aussi sur leur bâtiment en y bloquant tous ceux qui s'y trouvaient encore. Pis encore, on annonçait dans les haut-parleurs : « Il n'y a pas de danger. Nous avons appris qu'un avion a percuté un autre bâtiment. Il n'y a pas de danger pour celui-ci : retournez à vos postes de travail et attendez les instructions. » Pris de doutes, M. Li a pris l'ascenseur et est descendu au rez-de-chaussée pour voir ce qui se passait. « Juste avant que les portes ne se referment, quelques personnes sont entrées dans l'ascenseur, raconte-t-il. Elles ont eu une de ces chances... » Personne ne savait que ce serait le dernier ascenseur à quitter l'étage avant que le deuxième avion ne percute le bâtiment, bloquant ainsi les issues à tous ses occupants.

Quand M. Li est arrivé au rez-de-chaussée, il y avait des débris partout. Il a aperçu sa collègue Diane Fattah. « Elle ne savait que faire, dit-il, et nous sommes sortis ensemble. » C'est à ce moment que le deuxième avion a percuté la tour. « Quand l'avion s'est écrasé, on aurait dit une bombe qui explosait juste au-dessus de notre tête, raconte M. Li. Alors

j'ai attrapé Diane par la main et je me suis mis à courir comme un fou. » Mme Fattah considère que M. Li lui a sauvé la vie.

« J'étais terrifiée, Henry l'a bien vu à mon expression ; il m'a prise par la main, et il m'a emmenée, dit-elle. S'il n'était pas venu me chercher, j'aurais sans doute été blessée par les débris ou je ne sais quoi ; peut-être même que je n'en serais pas sortie. »

Henry Li n'a pas été le seul à secourir les autres ce jour-là. Ils ont été nombreux dans les tours jumelles et dans les rues adjacentes à faire ce qu'ils pouvaient pour des inconnus en détresse. « L'une des choses que j'ai constatées, c'est que les gens s'entraidaient, dit M. Li en parlant de cette journée. Ils offraient une bouteille d'eau, l'utilisation des toilettes, ils apportaient des chaises. Les gens se reconfortaient mutuellement. »



(Ci-dessus) Diane Fattah, qui a survécu à l'attaque du 11 septembre avec l'aide de collègues, dont Henry Li. (Ci-dessous) Henry Li et Diane Fattah.



Dr. Taufik Kassis

Syrie



« Dieu nous a donné un cerveau et une langue pour communiquer. S'ils voulaient marquer un point, ils n'avaient qu'à se servir de ces outils au lieu de commettre un acte criminel. »

EN 1998, lorsque le docteur Taufik Kassis est arrivé de Syrie, il ne savait pas qu'il serait appelé à secourir des victimes de la plus vaste attaque terroriste de l'histoire des Etats-Unis. Il affirme maintenant qu'à sa place tout autre aurait fait la même chose, mais d'aucuns considèrent ce jeune médecin du Moyen-Orient comme un héros du 11 septembre.

« Je faisais mon internat au Centre médical de Jersey City, qui se trouve juste en face du World Trade Center, de l'autre côté de la rivière. On nous a annoncé que nous allions recevoir des victimes de l'attaque. Les bateaux, qui d'habitude servent à transporter les touristes, nous amenaient les blessés à l'hôpital. » Le docteur Kassis souligne que tous les membres du personnel de l'hôpital ont fait des heures supplémentaires afin de soigner les quelques centaines de victimes qu'ils ont accueillies, et que lui-même, ce jour là, est resté plus longtemps que prévu. « Je suis rentré chez moi, mais je suis revenu vers vingt-trois heures. Je voulais voir s'il y avait d'autres blessés. » Mais dès vingt-deux heures, il était devenu évident qu'il n'y avait plus de survi-

vants. « Quand les victimes ont cessé d'arriver, nous avons été déçus. Nous pensions travailler toute la nuit pour aider des victimes, et quand leur nombre a commencé inexorablement à diminuer, nous avons compris qu'il n'y aurait sans doute plus de survivants. »

De nombreuses personnes considèrent maintenant le docteur Kassis comme un héros – il trouve cela flatteur, mais pas forcément approprié. « Bien sûr, je suis heureux d'entendre cela. Mais je pense que c'était mon devoir, je l'ai fait avec plaisir. D'abord, en tant que médecin, je pense que c'est normal. En outre, il m'a suffi de penser à quel point ce qui venait de se passer était inhumain. J'aurais pu moi aussi me trouver dans l'une des tours à ce moment. Je n'ai jamais visité les tours. J'avais l'intention de le faire un jour, et je l'aurais sans doute fait, avec ma famille. Rien que de savoir que des visiteurs, des gens qui n'avaient rien à voir avec la politique ni rien de semblable, ont été tués et blessés, c'était terrible. Ceux qui ont fait cela sont inhumains et très stupides. Dieu nous a donné un cerveau et une langue pour communiquer. S'ils voulaient marquer un point, ils n'avaient qu'à se servir de ces outils au lieu de commettre un acte criminel. J'ai été très choqué. »

Le docteur Kassis attribue également à son éducation au Moyen-Orient les valeurs qui, ce jour-là, l'ont poussé à secourir les autres. « Tout Américain qui visite un pays du Moyen-Orient sera surpris par la façon dont les gens cherchent à aider les autres. En fait, vous serez très étonné. Si vous allez là-bas et que vous avez une question ou que vous vous perdez, les gens cherchent à vous guider, à vous aider. » Et d'ajouter : « J'ai été élevé dans une culture qui respecte l'humanité, qui vous enseigne à respecter le pays dans lequel vous vivez, que vous en soyez citoyen ou non. On m'a appris à me soucier des autres. » Le 11 septembre, c'est exactement ce que le docteur Kassis a fait. ❧

Wilfred Amanfu

Ghana



« J'ai vu des personnes sauter du haut de la première tour. »

LE 11 SEPTEMBRE, Wilfred Amanfu a perdu l'un de ses meilleurs amis, un collègue originaire comme lui du Ghana, Japhet Aryee. Japhet Aryee était une star de la course sur piste au Ghana. Il était venu aux Etats-Unis pour étudier la comptabilité et avait décidé de rester dans ce pays. Malgré la perte d'un ami proche ce jour-là, c'est le sang-froid de M. Amanfu face au danger qui lui a sauvé la vie et celles de nombreux inconnus.

M. Amanfu se rappelle ce matin-là. « Je me dirigeais vers le bureau de mon chef qui se trouvait près de la fenêtre. Je venais tout juste de dire bonjour. Il n'a pas eu le temps de me répondre car, à ce moment là, nous avons entendu une déflagration et avons vu surgir une boule de feu. Cette boule crachait du feu dans notre direction et notre tour a com-

mencé à vaciller d'avant en arrière. Je suis tombé et, lorsque je me suis relevé, j'ai vu un trou béant dans le bâtiment d'en face. Tous ceux qui regardaient en face disaient qu'une bombe avait explosé. Moi, je n'avais qu'une envie, c'était de sortir de là. »

C'est alors qu'il aperçut Margarita Mahil, une collègue originaire de la République dominicaine. « Margarita venait de commencer son travail et elle ne savait pas quoi faire. J'ai hurlé dans sa direction : « Sortons d'ici », et elle m'a suivi. Mme Mahil a écouté les conseils de son ami Wilfred et commencé à quitter les lieux par les escaliers. Puis elle a entendu une annonce au haut-parleur qui indiquait que tout allait bien et que tout le monde devait regagner son poste de travail. C'est ce qu'elle s'apprêtait à faire. Mais au même moment, le second avion s'est écrasé



(En haut) Wilfred Amanfu se recueille devant la plaque commémorant ses quarante collègues tués lors des attaques du 11 septembre.

(A droite) Margarita Mahil reconnaît que Wilfred Amanfu lui a sauvé la vie le 11 septembre.

contre la tour avant même, heureusement, qu'elle ait pu rebrousser chemin. » Si Wilfred ne m'avait pas dit de bouger, j'aurais été assise avec les autres au 86^e étage quand le second avion a percuté notre tour. » Elle se serait ainsi retrouvée prisonnière à cet étage pendant que la tour s'écroulait.

Margarita Mahil n'est pas la seule personne dont Wilfred Amanfu a sauvé la vie. M. Amanfu se trouvait au 66^e étage, dans les escaliers, quand sa tour a été touchée par le second avion.

« Soudain, nous avons entendu une deuxième explosion. Bizarrement, je n'avais pas peur, je n'ai pas paniqué et j'ai commencé à ordonner aux autres de rester dans les cages d'escalier. » M. Amanfu explique qu'il suppliait ses collègues : « Continuez, ne vous arrêtez pas, descendez. » Il lui a fallu 45 minutes pour s'échapper de la tour. Quelques instants plus



tard, elle s'effondrait. « J'ai eu de la chance », dit-il.

Comment Wilfred Amanfu a-t-il su qu'il devait sortir de la tour alors que les responsables disaient que tout le monde était en sécurité ? « J'ai vu les flammes et la première explosion. J'ai même vu des personnes qui sautaient de la première tour. Cela m'a suffi pour comprendre que quelque chose de grave se passait. Et vous savez, je crois en Dieu. Je crois que c'était mon intuition et Dieu qui me disaient : "Wilfred, il faut sortir de cette tour." »



(En haut) Wilfred Amanfu dans son nouveau bureau temporaire à Manhattan.

(A gauche) Wilfred Amanfu et Margarita Mahil.

Jan Demczur

Pologne



« Pourquoi ils
attaquent le World
Trade Center où
travaillent des
civils ? »

LE 11 SEPTEMBRE, grâce à sa présence d'esprit et à sa persévérance, Jan Demczur a sauvé non seulement sa propre vie, mais aussi celle de plusieurs hommes qu'il ne connaissait même pas. M. Demczur est arrivé de Pologne en 1980 et, depuis 1991, il travaillait comme laveur de vitres au World Trade Center. Il se souvient que le matin du 11 septembre, alors qu'il venait de passer le 44^e étage dans l'ascenseur de la tour nord, il s'est soudain produit quelque chose d'anormal. « L'ascenseur montait et, quelques secondes plus tard, pas même une minute, il s'est mis à redescendre de plusieurs étages d'un seul coup », déclare M. Demczur. « Nous nous sommes regardés, conscients que quelque chose n'allait pas. » (En fait, le vol 11 d'American Airlines venait de percuter le bâtiment.) Ils ont alors essayé, explique M. Demczur, d'appuyer sur le bouton d'arrêt d'urgence et d'utiliser l'interphone, mais rien ne marchait. L'ascenseur oscillait de droite à gauche et une voix dans le haut-parleur annonçait que quelque chose s'était passé au 91^e étage. Ensuite, tout est allé de mal en pis.

« J'ai vu de la fumée qui montait de dessous l'ascenseur », déclare M. Jan Demczur. « Alors notre cœur a commencé à battre plus fort. On ne savait pas si quelqu'un allait venir nous aider. L'interphone a commencé à mal fonctionner. On ne pouvait plus nous entendre. Puis, plus rien. Nous nous sommes regardés ; on ne savait pas quoi faire. La fumée continuait de s'accumuler, il fallait faire quelque chose. » Un homme a tapé au plafond de la cabine, rien. Deux autres ont forcé les portes de l'ascenseur et commencé à donner des coups de pied dans le mur, en vain. Il y avait de plus en plus de fumée, et l'air devenait brûlant.

Les hommes savaient qu'il leur fallait absolument se frayer un passage à travers le mur, mais personne n'avait de couteau ou d'outil quelconque. C'est alors que M. Demczur a pensé à sa raclette. Il en a retiré le manche et s'est mis à gratter le mur. « Il continuait de s'affairer avec sa raclette », déclare Alfred Smith, l'un des occupants de l'ascenseur. « C'était comme s'il était prédestiné à cette mission [...] il était animé d'une volonté farouche de nous sortir de là. » Les quatre hommes, en se relayant, ont réussi à creuser suffisamment profondément pour pouvoir faire tomber un morceau de mur, ce qui leur a permis d'accéder à des toilettes du 50^e étage. Ils ont ensuite pu s'enfuir du bâtiment, moins de cinq minutes avant qu'il ne s'effondre.

M. Demczur venait juste de s'asseoir sur le bord d'un trottoir pour se remettre de ses émotions lorsque la deuxième tour a commencé à s'effondrer. « Je me suis retourné et j'ai vu les antennes qui commençaient à tomber. Ensuite, c'est la tour tout entière qui a commencé à vaciller. C'est à ce moment que j'ai eu peur. Je me suis dit que j'allais mourir, là, maintenant, parce que cette tour était si haute et si proche de moi. Je ne savais pas de quel côté elle allait tomber, mais quand j'ai vu l'antenne venir dans ma direction, je me suis dit mon Dieu, mon heure est venue. Alors je me suis mis à courir, de plus en plus vite, le long de près de trois pâtés de maisons. Je ne cessais de regarder derrière moi pour voir de quel côté le bâtiment tombait. Puis j'ai constaté qu'il n'allait nulle part, qu'il s'effondrait sur lui-même, étage par étage. Je n'entendais que boum, boum, boum. »

« A ce moment, je me suis mis à trembler. Tant de souffrance. Je voulais seulement prier Dieu. Merci mon Dieu, vous m'avez aidé à sortir de là, vous avez permis que ce bâtiment tienne un peu plus longtemps, que je sorte de là. Mais il y avait des gens qui n'étaient pas sortis, et je m'inquiétais pour eux. Quand j'ai su que certains pouvaient s'échapper, mais pas tous, je me suis demandé : mais qu'est-ce qui se passe, qui a fait cela, pour quelle raison, pourquoi ils attaquent le World Trade Center où travaillent des civils ? »



LE 11 SEPTEMBRE, très peu d'employés du Bureau du contrôle fiscal de l'Etat du New York, situé au 86^e étage du World Trade Center, ont mesuré la gravité de la situation. Un avion avait percuté la tour qui jouxtait la leur, mais les responsables avaient annoncé que tout allait bien et que tout le monde pouvait retourner à son bureau. Grâce à plusieurs héros, et tout particulièrement à Rose Riso, leur responsable de l'évacuation en cas d'incendie, un grand nombre d'employés ont ignoré les directives officielles et commencé à évacuer le bâtiment. Cette décision leur a sans doute sauvé la vie car, quelques minutes plus tard, un second avion s'écrasait sur leur tour, bloquant les autres employés du 86^e étage. Le Bureau du contrôle fiscal a perdu quarante employés dans les attaques du 11 septembre. Leurs collègues continuent, à ce jour, de leur rendre hommage.

Ce ne sont là que quelques exemples de ce qu'ont

vécu des victimes du 11 septembre. On estime à 2 830 le nombre de personnes tuées ou portées disparues du fait des attaques du 11 septembre. Quarante-huit pour cent des victimes étaient au travail. La plus jeune était un enfant de deux ans et demi. Une victime sur 6 – soit 494 – était étrangère ou avait la double nationalité. En tout, elles venaient de 90 pays. L'attaque contre le Pentagone a fait 189 morts. Quarante-cinq personnes ont péri dans un champ de Pennsylvanie lorsque, grâce à l'intervention d'un petit groupe de héros, l'avion qui les transportait s'est écrasé dans une zone rurale avant d'avoir atteint sa cible.

Que ce soit à New York, en Virginie ou en Pennsylvanie, les victimes et les héros du 11 septembre incarnent aux yeux du monde la diversité qui est la trame des Etats-Unis. Ces héros nous manqueront, et nous ne les oublierons pas. *œ*

(A gauche) Brochure rendant hommage aux quarante employés du Bureau du contrôle fiscal de l'Etat de New York qui ont péri dans les attaques du 11 septembre.

Photos de John Aravosis excepté : Pages 4-5, avec l'autorisation de la famille Hamdani ; 6-7, avec l'autorisation de la famille Velamuri ; 8, en bas à gauche et à droite, avec l'autorisation de la famille Riso ; 9, en bas, avec l'autorisation de la famille Riso ; 10, en haut, avec l'autorisation de la famille Chalouh ; 12, avec l'autorisation de la famille Ajala ; 13, au centre et en bas, avec l'autorisation de la famille Ajala ; 14, en bas, avec l'autorisation de la famille Martinez ; 15, en bas, avec l'autorisation de la famille Martinez ; 18, avec l'autorisation de la Service Employees International Union ; 22, avec l'autorisation de la Service Employees International Union.

